



**HAL**  
open science

## Le mauvais oeil, l'angoisse et l'autre.

Benoît Fliche

► **To cite this version:**

Benoît Fliche. Le mauvais oeil, l'angoisse et l'autre.. La Célibataire - revue Lacanienne de Paris, 2012, 24. hal-02395678

**HAL Id: hal-02395678**

**<https://amu.hal.science/hal-02395678>**

Submitted on 5 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Le mauvais œil, l'angoisse et l'autre

BENOÎT FLICHE

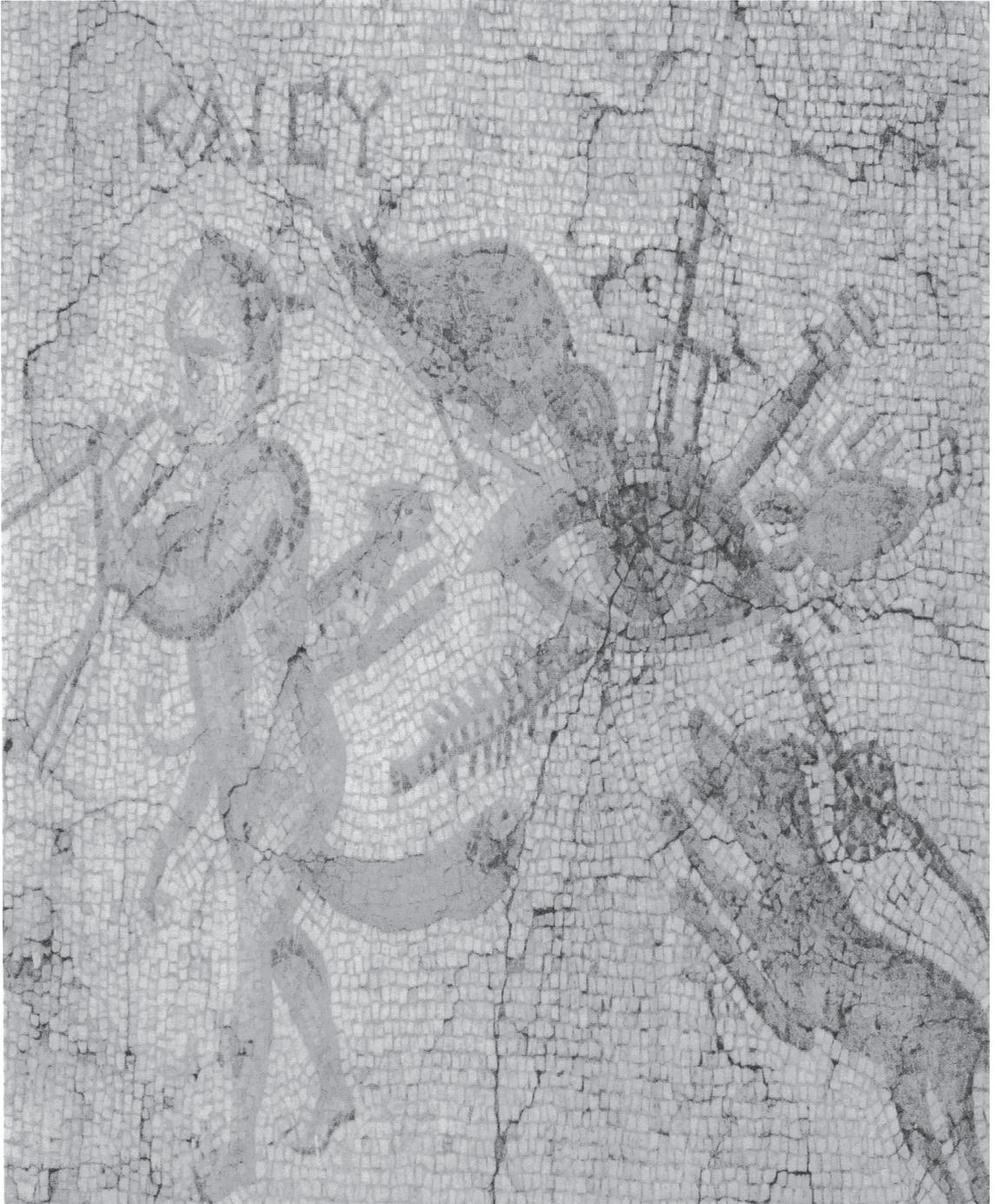
QUICONQUE A VOYAGÉ EN TURQUIE AURA REMARQUÉ L'OMNIPRÉSENCE D'AMULETTES bleues en forme d'œil appelées *nazar boncuk* dont les guides touristiques indiquent, avec raison, qu'elles ont pour fonction de repousser le mauvais œil, le *nazar* (de l'arabe, regard). La Turquie ne fait pas ici exception à l'importance sociale accordée, dans le monde musulman et méditerranéen, à cet œil jeteur de sort.

Quelle lecture lui donner ? Le *Journal Asiatique* de mars 1838 nous fournit une première piste : on y découvre que le porteur de cet œil est un individu qui, naturellement et involontairement, exerce une influence funeste sur les personnes et les objets qu'il contemple « avec plaisir ». Sa vue fait périr « l'objet »<sup>1</sup>. Plus loin, toujours dans ce *Journal Asiatique* de 1838<sup>2</sup>, il est rapporté ce qu'en écrit Ibn Kahldun : « Parmi ces influences spirituelles, il faut compter la fascination produite par l'œil. C'est un effet qui émane de l'esprit de l'homme dont le regard a cette propriété, lorsqu'il arrête son œil sur un être ou sur une chose, qu'il en admire excessivement la beauté, que cette admiration fait naître en lui un sentiment d'envie qui le porte à vouloir enlever cette chose à celui qui de l'on a parlé, et en amène la destruction. Cette influence du regard est une propriété tout à fait naturelle. La différence qui existe entre elle et les autres influences spirituelles, consiste en ce que son effet est naturel, inhérent à la personne, ne saurait être réprimé, ne dépend point de la volonté, et ne s'acquiert pas... ».

---

1. *Journal Asiatique*, mars 1838, p. 235.

2. p. 236.



© Musée d'Antakya, mosaïque antique.

Deux détails attirent notre attention. Tout d'abord, Ibn Kahldun parle plus d'œil que de regard. L'œil et le regard ne sont pas la même chose : ils ne sont pas articulés de la même façon au désir. Nous devons donc remarquer que ce qui est incriminé, c'est l'œil. Pourquoi ? Parce que le regard fait partie des déclinaisons de l'objet *a*. On le cherche, on le provoque, on le désire... Il me semble que cela soit moins évident pour l'œil. Cette différence paraît donc importante à tenir.

Ensuite, il n'est pas fait référence ici à la jalousie mais à l'envie. Là encore, la distinction peut paraître mineure. Pour comprendre cette nuance, tournons-nous vers Lacan lorsqu'il évoque le mauvais œil et le rôle de l'envie dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*<sup>3</sup>. Comme la jalousie, l'envie est liée à l'expérience d'une frustration. Cependant, la jalousie concerne des objets précis alors que l'envie est provoquée par « la possession de biens qui ne seraient [...] à proprement parler d'aucuns usage », dont la véritable nature n'est même pas soupçonnée. L'autre différence, soulignée par Marc Darmon, serait que l'envie est surtout provoquée par l'image de la complétude<sup>4</sup>.

Je vais tenter de faire l'économie de la question de l'objet *a* – qui nous embarrasse du fait de la proximité entre œil et regard – et passer par un autre chemin en prenant cette bifurcation qui nous est indiquée par Marc Darmon : avec le mauvais œil, plutôt qu'éviter l'expérience d'une frustration à l'autre, il s'agit surtout d'éviter de lui donner une image de *complétude*. Il ne faut donc pas paraître comblé, satisfait, complet, c'est-à-dire « non manquant ».

C'est d'ailleurs ce qui ressort des entretiens à ce sujet que j'ai pu effectuer en Turquie. Que nous disent les personnes interrogées ? Une chose étonnante est que le *nazar* ne provient pas forcément des personnes qui vous haïssent. Le *nazar* est souvent provoqué par les mères qui jettent le mauvais sort à leurs enfants en se vantant ou en critiquant les enfants des autres. Dire des compliments à son enfant (« tu es beau ») porte malheur : il faut s'exprimer par anti-phrase (« que tu es laid ! ») pour ne pas attirer le *nazar*. Une personne qui se répand de façon excessive en compliment peut être jugée « envieuse », surtout si elle ne ponctue pas son discours de « *maşallah* » (« Dieu l'a voulu ») accompagné de la gestuelle de se tenir l'oreille gauche, de frapper la table avec les phalanges du poing droit tout en émettant trois bises en l'air. On se mordra alors la langue pour conjurer le sort, ou on se grattera la fesse gauche. Ou encore, technique intéressante car elle fait apparaître la notion de miroir : on en rajoutera, on reprendra le compliment en l'accentuant, comme pour renvoyer à l'autre l'image de son envie.

C'est bien l'image de la complétude, de la satisfaction, qui attire le malheur. Je ferai un pas de plus et je dirai que c'est l'absence d'un manque. Mais de quel manque

---

3. Paris, Seuil, 1964, p. 131-132.

---

4. Marc Darmon, « Envie », *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2009, p. 182.

s'agit-il ? Ne nous posons pas la question du côté de l'envieux mais de celui de l'envié. Du côté de « l'envieux », à travers l'image de la complétude de l'autre, il fait l'expérience d'un manque et par là se constitue comme sujet. La chose est entendue. Mais pourquoi l'envié se pense-t-il envié ? Quelle place à l'envieux chez l'envié ? Finalement que celui-ci existe ou n'existe pas, cela ne change pas grand-chose à l'affaire. C'est du côté de celui qui se pense « envié » que nous devons regarder. Ce que l'envié voit dans le regard de « l'envieux » est un autre manque : celui du manque lui-même. Autrement dit, l'envié voit qu'il y a un manque du manque en sa position. Or, que dit Lacan sur l'angoisse ? Qu'elle apparaît quand le manque vient à manquer. Autrement dit, l'expérience du *nazar* est d'abord une angoisse : « l'envié », comblé, vient à manquer du manque.

J'ai écrit plus haut que la question de l'existence de « l'envieux » n'était pas le problème. Cette affirmation peut paraître curieuse : dans les histoires de *nazar*, il y a toujours une accusation portée sur un autre, un semblable. Posons que « l'envieux » est nécessaire à l'envié. Lorsque le *nazar* se déclare en dehors de toute suspicion directe (on ne connaît pas l'envieux), on cherche alors à savoir qui vous a lancé le sort. Le *nazar* se déclare alors par des incidents : une tasse qui se casse d'une façon inexplicable, une fatigue soudaine, etc. C'est-à-dire un réel qui émerge. Il nous apparaît central qu'une des façons de s'en débarrasser est de trouver le nom de la personne « envieuse », en ayant recours, par exemple, au « docteur du plomb » – on jette dans une casserole d'eau au-dessus de la tête du patient (protégé par un drap) du plomb fondu : la forme qui en ressort peut indiquer une initiale voire le nom de « l'envieux ».

L'envieux est nécessaire à l'envié. Cela nous paraît naturel mais il pourrait en être autrement. Le mauvais sort pourrait être mis sur le dos de la mauvaise chance, de la destinée, voire de Dieu. Or Dieu ne semble rien à voir avec le *nazar* parce que ce dernier n'est pas une histoire entre Dieu et le sujet mais entre semblables. Le *nazar* n'est pas de l'ordre de l'écrit divin, du *kismet*, du *kader*. Il est de l'ordre du sort, de l'accident.

Pourquoi, dans cette angoisse, l'autre est-il si nécessaire ? Pourquoi n'est-ce pas l'Autre qui se charge de la responsabilité plutôt que l'autre. Pourquoi certaines sociétés, face à l'angoisse, optent pour telle solution – celle du *nazar* ou l'autre comme semblable –, plutôt que pour telle autre comme le *fatum* ou le Dieu-l'Autre, bien que la solution privilégiée reste souvent d'accuser l'autre (cf. la sorcellerie) ? Pourquoi ce recours à la xénopathie adressée au semblable ? Après tout, nous pourrions inscrire ce manque du manque dans le champ de l'Autre – le mauvais sort ne serait pas le fait du voisin mais de Dieu – et laisser ce même voisin tranquille. Quant à l'envieux, le vrai, il

ne ferait pas plus peur qu'une personne un peu chagrine. Son œil ne compterait pas. Or, cet œil compte si bien que cela détermine les relations entre individus : il y a toujours une suspicion d'avoir affaire à un envieux.

Reprenons l'affaire de l'autre bout. Soit une angoisse d'un manque qui vient à manquer. Comment la faire taire si ce n'est en introduisant ce fameux manque par l'irruption « homéopathique » du réel : une tasse qui se casse, un mal de tête, bref un « truc qui cloche » et qui vient signifier qu'il y a bien un manque. Nous voilà sauvés de l'angoisse.

Il reste ce « truc qui cloche », ce réel encombrant sur lequel il faudra bien mettre du sens. À qui faire porter le chapeau ? Au grand Autre ? Il paraît compliqué de remettre dans le circuit l'Autre alors même que c'était de son rapport qu'avait émergé l'angoisse. En tout cas l'autre, le semblable, et sa fameuse envie, trouve une fonction intéressante : il vient prendre la responsabilité de ce qui s'est passé, endosse l'opération d'imposition de sens que l'on pose sur le réel et réengage le sujet dans la boucle du désir. Ce dispositif intéressant qui repose sur l'ambivalence du rapport du sujet à l'autre : fondé sur l'agressivité (c'est un envieux qui m'indique que je suis dans la complétude), c'est ce même rapport qui fait de l'autre notre garde-fou, au sens littéral. Il est responsable de mon malheur et parce que responsable, il me garde de ce réel. L'œil de l'autre doit être nécessairement mauvais sans quoi il ne sert à rien.

Ce n'est toutefois pas entièrement cet autre qui me protège mais son œil, cela par sa malignité. En effet, dans le *nazar*, il s'agit moins de l'autre que de son œil qui apparaît ici comme un organe « vorace ». Dans le *nazar*, cet œil semble « autonome » de l'autre : il ne le contrôle pas, raison pour laquelle d'ailleurs on ne tient pas l'autre responsable du *nazar*. Il en est la cause, non le responsable, et c'est la grande différence entre *nazar* et sorcellerie. Il faut, pour que cette déresponsabilisation fonctionne, que l'œil se « détache » de l'autre. Ce détachement de l'œil nous importe parce qu'il introduit une bascule entre autre et Autre. L'œil de l'autre devient pour un moment l'œil de l'Autre. C'est ce que traduit finalement cette expression « n'importe qui peut jeter le sort ».

Le *nazar* repose sur l'œil de l'autre, c'est entendu. Il faut bien que cet œil vienne en une position particulière pour que sa voracité m'indique que je suis « sans manque ». Il faut bien que je le suppose pour que je puisse me défaire de mon angoisse de complétude.

Quelle place prend-il ? Il prend une fonction de miroir comme dans l'énigme des trois boules blanches et deux boules noires que nous propose Lacan dans les *Écrits*<sup>5</sup>. Reprenons l'histoire des trois prisonniers. C'est parce que le prisonnier ne voit rien de

---

5. Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Les écrits*, Paris, Seuil, 1966.

signifiant que le silence s'installe et ce n'est qu'au bout d'un certain temps, le temps de comprendre que l'œil se tait, que les trois hommes se mettent à parler pour dire qu'il n'y a pas de différence entre eux et qu'ils sont tous blancs. L'œil ne voit rien parce qu'il est devant une absence de différence – et c'est sa fonction dans cette énigme – dire qu'il n'y a rien à voir. Et parce qu'il n'y a rien à voir, alors personne ne l'a (la boule noire). C'est à partir de là que peut s'engager la déclaration « j'ai une boule blanche ». Souvenons-nous aussi quand, dans l'article de Lacan, une partie de son raisonnement tourne autour de l'idée que je ne dois pas me faire persuader par les autres que j'ai la boule noire. Peut-on faire un pas de plus et avancer que l'on s'affirme en déclarant que l'on a le *nazar* pour bien se placer sous la loi du manque, c'est-à-dire de la castration, c'est-à-dire se déclarer homme ? C'est un point qu'il faudrait creuser.

Dans le *nazar*, l'œil vient de la même façon indiquer une absence de différence. Nous retrouvons ici une idée de Lacan qu'il n'y a pas d'image du manque du manque. C'est donc un œil « taiseux » pour reprendre une expression de Fred Vargas. Et j'ai besoin qu'il se taise pour pouvoir l'incriminer. C'est un œil sans regard même si cela peut paraître contradictoire avec cette « envie » qui se lirait dans le regard de l'autre. L'œil de l'autre ne reflète pourtant rien car l'absence de manque n'a pas d'image. Et c'est de cette absence que nous supposons l'absence qui nous concerne. Pour le formuler différemment, il n'y a pas d'image de soi dans l'œil de l'autre car il ne nous regarde pas mais on doit supposer qu'il existe sans quoi les portes du pénitencier restent closes.